



Alien, la Résurrection

Alien, resurection

de Jean-Pierre Jeunet

Fiche technique

USA - 1997 - 1h44 -
Couleur

Réalisateur :
Jean-Pierre Jeunet

Scénario :
Joss Whedon

Montage :
Hervé Schneid

Musique :
John Frizzell

Interprètes :
Sigourney Weaver
(Ripley)
Winona Ryder
(Call)
Dominique Pinon
(Vriess)
Ron Perlman
(Johner)
Gary Dourdan
(Christie)



Résumé

Ripley s'est suicidée après avoir été fécondée par un Alien. Quelques siècles plus tard, à bord de la station spatiale Auriga, une équipe de généticiens dirigée par Gediman a ressuscité la jeune femme en croisant son ADN avec celui d'un Alien. Séparée de son fœtus, une Reine Pondeuse, est emprisonnée. Tandis que les généticiens pratiquent un véritable élevage d'Aliens qu'ils ont bien l'intention de ramener sur Terre, un groupe de mercenaires ravitaillant l'Auriga débarque dans le vaisseau. Parmi eux, Call, une jeune Androïde dont la mission consiste à éliminer Ripley et les extraterrestres. A la suite d'une fusillade entre soldats et mercenaires, les Aliens en profitent pour se libérer...

Critique

(...)Après le palpitant suspense orchestré par Ridley Scott (**Alien**, 1979), les visions guerrières de James Cameron (**Aliens**, 1986) et les délires mystiques de David Fincher (**Alien 3**, 1992), Jean-Pierre Jeunet imprègne à son tour de son style les aventures du monstre extraterrestre. Car, si **Alien : la Résurrection** est bien une superproduction américaine avec explosions et poursuites à couper le souffle, ce quatrième opus ne décevra pas les amateurs du cinéaste français qui a réussi à adapter son univers poético-horifique aux contraintes de la série. Les courses de la base spatiale sont filmées comme les égouts et les tuyauteries de **Delicatessen**, autre huis clos meurtrier ; les expériences génétiques rappellent les clones de **La cité des enfants perdus**. Plus généralement, se retrouvent ici le goût de Jeunet pour les scènes aquatiques (plastiquement, la traversée de la cuisine immergée est la scène la plus belle) et

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

pour les décors rétro-futuristes, son attitude pour les trognes (ses comédiens Ron Perlman et Dominique Pinon sont de la partie) et pour les marginaux (un clone, un androïde, un paraplégique et un géant seront les seuls rescapés de l'odyssée), et surtout cette façon unique de titiller la curiosité du spectateur en lui imposant des images étranges qui trouveront leur justification après coup. Par exemple, le film s'ouvre sur un œil, une oreille, des poils et une mâchoire noyés dans un magma de chairs qu'on identifiera seulement quelques scènes plus tard comme l'une des tentatives ratées de clonage de l'héroïne.

Cette idée du clonage est plus qu'une simple cheville de scénario destinée à faire renaître Ripley des flammes d'**Alien 3**. Ressuscitée génétiquement pour donner naissance au monstre qu'elle portait en son sein à la fin de l'épisode précédent, elle n'est plus la même. Étonnamment proche de l'espèce qu'elle a combattue dans les trois premiers films, elle n'éprouve plus aucune compassion pour cette humanité qui joue avec le feu en espérant domestiquer les monstres à des fins médicales et militaires. Les plans qui montrent son corps nu s'échapper du voile transparent qui le recouvrait évoquent la métamorphose de quelque créature sortant de son cocon. La grâce animale de ses déplacements lui confère un charme supplémentaire. Avec un malin plaisir, le metteur en scène se plaît à brouiller les cartes de la morale et de la biologie. Une césarienne permet à Ripley d'engendrer un bébé *alien* qui, à la fin du film, accouchera "par les voies naturelles" (comme un mammifère) d'une nouvelle espèce mutante. Entre ces deux temps forts, le motif de l'enfantement revient de manière obsessionnelle. S'y rattachent les expériences de clonage et l'incubation des monstres dans des corps humains en hibernation. Ces horribles expérimentations renvoient à la naissance du premier *alien* dans le film de Ridley Scott (l'explosion de la cage tho-

racique de John Hurt d'où surgit la bête), mais Jeunet se dispense de retourner cette scène anthologique. Il se contente de plans sur les corps évanoués, ou il évoque le désarroi de l'unique rescapé qui se sait condamné par le monstre qu'on lui a inoculé. Dans ce contexte, la traversée sous-marine de la cuisine, passage obligé avant la délivrance (la sortie du vaisseau), assimile les personnages à des fœtus baignant dans le liquide amniotique. Qu'ils émergent au milieu d'un nid d'*aliens* renforce la métaphore. La génétique et ses avatars orientent donc ce quatrième volet vers une horreur très organique. L'insistance sur la chair, le sang et ses substituts (les humeurs visqueuses et l'acide jaunâtre qui irrigue le corps des *aliens*) justifie les outrances gore d'un film qui n'hésite pas à cadrer en gros plan les têtes broyées et les corps déchiquetés. Plus proches des délires cronenbergiens que du tableau de chasse d'un vulgaire *serial killer*, ces visions anatomiques oscillent entre un humour très noir (le général décérébré lors d'un grotesque salut militaire ; Brad Dourif, inquiétant savant fou émerveillé par les facéties de l'extraterrestre qui le massacre) et une indéniable poésie. Les plans de Ripley cajolant les monstres offrent un heureux contrepoint à la furia guerrière. Sigourney Weaver parvient à rendre sensuels ses moments d'intimité avec les créatures. Mieux, elle paraît bouleversante dans le finale qui l'oblige à sacrifier son "enfant" pour le salut de ses compagnons. Son instinct maternel se reporte alors sur le robot ("trop sensible pour être humain") incarné par Winona Ryder, dont la frêle complexion s'oppose à l'imposante stature de sa partenaire.

Plus que jamais dans la série, l'intérieur du vaisseau spatial est assimilé à une énorme matrice. Mais l'intelligence artificielle qui le commande répond ironiquement au nom de "Father". J'abandonne à d'autres la glose psychanalytique sur la mort du père (le savant

et des doubles (le passage au lance-flammes des clones avortés) pour retenir l'esthétisme de ces images. Les éclairages très contrastés de Darius Khondji semblent l'aboutissement des recherches amorcées par Alex Thomson dans **Alien 3**. La bande sonore est elle aussi remarquable, notamment dans le premier tiers lorsque les hurlements lointains des *aliens* en cage se mêlent au ronron des machines. Elle témoigne du désir de rendre le plus concrètement possible le quotidien des personnages, désir également perceptible dans l'attention portée aux détails triviaux ou amusants : les cubes d'alcool surgelés, le télé-achat de l'espace. Alors qu'on croyait le mythe d'*Alien* épuisé, Jean-Pierre Jeunet lui a insufflé une nouvelle vitalité.

Philippe Rouyer
Positif n°442 - décembre 1997

(...)Face au défi d'une saga qui, depuis le premier **Alien** (signé Ridley Scott, en 1979), a joué sur toute la gamme des frissons calibrés, Jean-Pierre Jeunet (**Delicatessen**), lui, a d'abord exploité toutes les ressources du scénario. Celui-ci est habile, avec des incidences qui ne font pas forcément avancer le récit mais offrent d'intéressantes échappées vers des sensations qu'on n'attend pas forcément là : l'ambiguïté, l'humour noir, l'insolite. L'héroïne y est pour quelque chose. L'idée de ce clone, assez naïve sur le papier, se révèle plus fructueuse que prévu. La réplique de Ripley paraît "ailleurs" : dans un entre-deux où elle n'a plus que d'infinitésimales réminiscences de la nature humaine, où elle réapprend tout et traverse les épreuves en vaillante combattante de l'espace qu'elle a toujours été, mais avec aussi un curieux décalage. Et puis, elle a cet attachement, disons, viscéral, et en tout cas troublant, pour son "bébé", cette petite bête qui grandit à vue d'œil.

Cornélien, si l'on ose dire...

Sachant que les monstres dentus, et surtout très pervers, rôdent dans l'immense vaisseau spatial, on s'attend à ce qu'une bonne moitié du casting y passe, de préférence dans d'horribles souffrances. C'est bien ce qui se produit. On reste là dans les normes en vigueur. Avec en prime, tout de même, un travail sur l'image qui ajoute une légère patine de mystère à l'aventure.

En fait, Jeunet a abordé le monde d'**Alien** avec une curiosité fureteuse qui paie. Il ne se contente pas de traquer le danger, tour à tour attirant et repoussant, dans les recoins les plus obscurs du vaisseau. Il prend le temps d'explorer également ce qui se passe dans les têtes. Et il donne, à l'occasion, le beau rôle à qui se sert autant de sa tête que de ses armes. Ainsi, à côté de la Ripley (Sigourney Weaver, impec), une jeune femme toute fragile (Winona Ryder) et très inadaptée à cette galère va jouer, contre toute attente, un rôle décisif.

Un méga-spectacle d'aventures hollywoodien qui n'a pas tout misé sur le seul savoir-faire technologique, et qui n'oublie pas en route les quelques bonnes idées de son scénario, c'est, déjà, une espèce de curiosité.

Jean-Claude Loiseau
Télérama n°2496 - 12 novembre 1997

Globalement, **Alien** (Scott) jouait sur la peur du hors-champ, **Aliens** (Cameron) glissait dans l'action explosive, et **Alien3** (Fincher) se focalisait sur la relation affective Ripley/alien en un brillant exercice esthétique et formel. **Alien, la résurrection** enfonce ce dernier clou et plonge dans les noirceurs de cette relation contre nature. Jamais une série à suites n'a, en fait, atteint une telle diversité dans le traitement des thèmes comme dans celui de la forme, et Jean-Pierre Jeunet n'a sûrement pas à rougir des trois autres. Il n'est d'ailleurs pas

interdit de penser que celui-là est le meilleur de tous.

Précisément, **Alien la Résurrection** est le plus riche des quatre, le plus abouti dans son exploration des thèmes dont le plus important est celui de notre attirance ambiguë pour le mal en général et pour l'alien en particulier, attirance qui agite notre morale et notre imaginaire. Une richesse assez peu vue dans le genre, qui habille le film d'une noirceur dont on ne sort pas indemne.

A la différence de ses autres films où il prit la plume comme la caméra, Jeunet s'est ici coulé dans les méandres d'un scénario idéal et malin. Mais il reprend à son compte les différents ingrédients des précédents pour mieux les décaler ou mieux les décaler : humour plus important, reine alienne plus énorme, monstres plus gluants, Ripley moins humaine (notez les dialogues), hors-champ absent (si ce n'est un clin d'œil en forme de tuyau), malaise plus prenant... On lui tire d'autant plus volontiers un coup de chapeau que rien n'était gagné d'avance. Impressionnant de maîtrise, Jeunet trouve un équilibre parfait entre les divers éléments de l'intrigue - mise en place, action, humour, angoisse, temps morts, dialogues, gore, scènes aquatiques (époustouflantes) -, équilibre qui ne laisse pas un instant pour souffler.

Non, on n'oubliera pas le reste, et surtout le jeu puissant et déterminé de Sigourney Weaver, qui tient les commandes comme jamais. Mais aussi la photo magnifique, contrastée et sombre de Darius Khondji, la présence lumineuse de Winona Ryder, la voix et le regard de Michael Wincott, la folie de J.E. Freeman, l'imposante stature de Ron Perlman, les humeurs de Dominique Pinon.(...)

Eric Libiot
Première n°249 - décembre 1997

Entretien avec le réalisateur

*Que pensiez-vous de la série **Alien** avant de recevoir cette proposition de tourner une troisième suite ?*

J'avais été ébloui par la nouveauté du premier. A sa sortie, je tournais **Le Bunker de la dernière rafale** avec Caro et nous avions adoré l'univers plastique inventé par Giger. D'**Aliens**, le deuxième film, j'avais surtout apprécié le robot à la fin et la reine *alien*. Mais le film reposait trop sur l'action pure. Comme tout le monde, j'ai été frappé par le côté sombre et dépressif d'**Alien 3**. Mais j'ai adoré le style de Fincher.

N'était-il pas effrayant de se dire : tout ce que ça raconte, c'est des gens poursuivis par des extraterrestres, pour la quatrième fois ?

Oui, et en même temps, je me disais : si ce n'est que ça, je ferai un film plus personnel après. Au pire, j'aurais perdu un an et demi. J'y avais réfléchi avant d'accepter. En même temps, on ne peut pas dire non, quand on vous propose ça. Ou alors, on passe sa vie à le regretter !

C'est la première fois que vous tourniez un film sans en avoir écrit le scénario. Était-ce un soulagement ou une contrainte ?

Les deux. Je m'étais fixé comme règle de trouver au moins une idée par scène afin de m'approprier le projet. C'était parfois un détail comme le cube d'alcool solide et l'araignée que Johner massacre, ou des petites mécaniques comme j'aimais en inventer dans mes premiers films : le coup de fusil à travers le corps, le personnage qui fait ricocher ses balles sur les murs pour atteindre son adversaire... Prendre le scénario d'un autre pour éliminer ce qui ne marche pas, ou rajouter ce que j'appelle des cerises sur le gâteau, c'est beaucoup plus facile que de partir d'une feuille blanche. Mais, en même temps, c'est frustrant. À l'arrivée, le film n'est que votre enfant adoptif. L'idéal est d'alterner.

Ces éléments que vous rajoutiez concernaient-ils uniquement la mise en scène ou également le scénario et les dialogues ?

Les dialogues ont surtout évolué au cours du travail avec les acteurs. Sigourney a des idées très précises sur son rôle. Pendant la préparation, je lui ai parlé de cette scène de **Lawrence d'Arabie** où le héros explique à son colonel qu'il veut démissionner, parce qu'il a dû tuer et qu'il y a pris goût. Pour moi, l'*alien*, c'est cela, le mal qu'on a en nous et qui ne demande qu'à sortir. Sigourney partageait cette vision, car Ripley est à moitié humaine et à moitié *alien*. Elle a la volonté d'être cynique et méchante, mais parfois s'effraie de cette attitude. L'idée était sous-jacente dans le scénario et je l'ai développée. J'ai rajouté par exemple le passage où elle accepte d'aller chez les *aliens* et où elle est portée comme un bébé. À l'origine, dans cette scène avec la reine, Ripley devait être dans un cocon, comme le personnage de Brad Dourif. Et c'est pendant que les assistants l'installaient dans son cocon que Sigourney m'a dit que ce n'était pas logique, que les *aliens* ne l'avaient pas amenée là pour la traiter comme les autres. Une fois qu'elle l'a dit, cela nous a paru évident, mais personne n'y avait songé avant.

Le thème de la maternité parcourt tout le film...

C'était dans le scénario. Je me suis toujours dit que Josh Whedon devait avoir un problème avec maman... Mais j'y ai retrouvé des choses très personnelles, ce qui m'a troublé.

Comment avez-vous abordé ce thème avec Sigourney Weaver ?

Cette histoire de reproduction était très compliquée. Si la reine est sa fille, Ripley est donc la grand-mère du bébé *alien*. Nous-mêmes étions un peu perdus, et, pendant les premières projections-tests, nous nous sommes aperçus que les spectateurs n'y comprenaient rien. On s'est

donc efforcé de clarifier la situation. Au départ, on était parti sur une relation plus érotique entre l'*alien* et Ripley. Mais c'était bizarre, car s'y mêlait l'inceste. Au montage, on a donc choisi de montrer Ripley plus mère qu'amante.

Philippe Rouyer et Yann Tobin
Positif n°443 - janvier 1998

Le réalisateur

1955 : il naît à Roanne.

1973 : il a 18 ans lorsqu'il a le choc artistique qui va changer sa vie. Alors qu'il travaillait dans les PTT (il installait des centraux téléphoniques en province), un soir dans un bistrot des Vosges, il voit à la télévision **Cœurs de secours** de Piotr Kamler.

Il commence par réaliser tout seul des courts métrages d'animation.

1974 : après sa rencontre avec Caro, il écrit en tant que critique dans *Fantasmagorie* (revue sur la bande dessinée et l'animation dirigée par Caro), mais aussi dans *Charlie Mensuel* et *Fluide Glacial*.

1980 : il enchaîne publicités et clips.

1990 : il fait même un peu de production.

1997 : Hollywood lui propose de réaliser **Adams family** mais il refuse. En revanche il acceptera **Aliens IV**.

Filmographie

L'évasion	1978
Le manège	1980
Le bunker de la dernière rafale	1981
Pas de repos pour Billy Brakko	1984
Foutaises	1989
Delicatessen	1991
La cité des enfants perdus	1995
Alien : résurrection	1997
Le fabuleux destin d'Amélie Poulain	2001

Documents disponibles au France

Positif n°443 - janvier 1998

Première n°249 - décembre 1997

Télérama n°2496 - 12 novembre 1997

Positif n°442 - décembre 1997

Articles de presse